

Chapitre 11

Vers Jérusalem

Ils étaient partis de Qumrân peu avant l'aube. Idée suggérée par Simon, car traverser une nouvelle fois la steppe brûlante et hostile du haut plateau en plein jour était une expérience qu'il ne voulait plus imposer aux autres et surtout pas à Marthe.

Vers la première heure, alors que les ermites s'étaient déjà réunis dans la salle commune pour réciter la prière de l'aube et chanter leur hymne au soleil, Jonathan était sorti par la porte du bâtiment principal. Il avait remis la tunique déchirée, de couleur brune qu'il portait quand ils étaient arrivés là et, silencieux, s'était approché de ses trois compagnons couchés par terre pour se reposer. Puis il avait ramassé par terre son épée confiée à Zacharie et l'avait ceinte. Derrière lui était apparu un frère convers, voûté, maigre, âgé, un panier de vivres sous le bras et une outre d'eau à la main. Il les avait posés par terre, à leurs pieds, en faisant très attention de ne pas les effleurer tous les trois pour ne pas être souillé.

« Simon, Simon... » appela doucement Jonathan, pour ne pas déranger tous ceux qui dormaient sur l'esplanade, bien qu'ils soient déjà nombreux à être éveillés, le visage tourné vers l'orient et suivent, attentifs, le chant psalmodié qui venait de l'intérieur.

Le rabbi se leva tout de suite, regarda tout autour, en alerte, la main à la sica. Mais, aussitôt après, il se souvint de l'endroit où il se trouvait et son visage s'éclaira d'un grand sourire quand il aperçut dans la lumière encore incertaine Jonathan debout devant lui.

« Tu es là ? J'avais peur... »

« De quoi, Simon ? » Jonathan secoua la tête, navré.

« Que tu veuilles rester ici ».

« C'est vous mon haburat maintenant ! Tout est tellement beau ici, mais... » il avait l'air réticent comme s'il avait peur de trop laisser paraître ses propres sentiments, « ... finalement, nous devons aller à Jérusalem ».

Entre temps Zacharie s'était levé aussi et avait jeté un œil satisfait sur Jonathan, remarquant avec plaisir l'épée à son côté et la tunique qu'il avait remise. Mais tout de suite, comme s'il avait déjà perdu trop de temps, il se tourna dans la direction, où il le présumait, se trouvait Jérusalem, et commença à réciter le Shemah. Simon l'imita.

Réveiller Marthe, ce ne fut pas facile. Elle était toute pelotonnée sous la toile que le rabbi avait jetée sur elle la veille au soir, et toute petite et blottie comme elle était, on aurait dit un petit tas de chiffons jetés par terre. Simon la secoua

un peu d'un geste délicat de la main et tout à coup elle entrouvrit les yeux, se frottant les paupières. Dès qu'elle comprit qui était penché sur elle, un sourire d'enfant heureux s'épanouit sur son visage.

« Simon ! »

« Debout, debout, Marthe. La route qui nous attend est longue. » la pria Simon, cachant sa tendresse sous un ton bourru.

Tous les quatre ramassèrent et emportèrent leurs rares affaires et ils furent rapidement au pied de l'escarpement rocheux qui surplombait Qumrân.

Alors que, en haletant et s'aidant mutuellement, ils refaisaient le sentier de chèvre qui montait vers le haut plateau et repassaient devant les grottes où, à l'entrée, les ermites étaient déjà debout complètement indifférents à leur passage, Zacharie demanda : « Quelle route prend-on ? »

« Hélas nous devons faire un bon bout de la route d'hier » répondit Jonathan. « ...au moins jusqu'à la source de l'oued. Puis nous prendrons à droite pour ne pas faire de mauvaises rencontres. Peut-être que les kittim ont laissé des hommes de garde dans notre caverne, espérant que quelqu'un y revienne. Nous, au contraire, on descendra pour tomber en bas sur la route de Jéricho. Puis... » Il se tourna vers Simon.

« Puis... » poursuivit le rabbi, « ... nous traverserons la route en faisant bien attention de ne pas nous faire surprendre, parce qu'il fera déjà plein jour et en restant cachés entre les olivettes et les vignobles, à mi-côte des collines qui montent à Jérusalem, on pointera sur la vallée du Cédron. Je connais bien la zone. C'est risqué, je le sais... » et il jeta un coup d'œil soucieux à Marthe, « ... mais »

« Mais comment ferons-nous pour entrer dans la ville avec les kittim qui l'assiègent ? » l'interrompit Zacharie.

« C'est ce que je voulais vous dire : à quelques stades de Jérusalem il y a une grande propriété. C'est à la famille des Boethus. Des centaines de champs. Des olivettes, des vignobles et des troupeaux de moutons. Je connais le régisseur. Autrefois nous étions très amis. Lui aussi était pharisien et un des plus rigoureux. Puis, soudain, il a changé et il a accepté cet emploi. Mais, j'en suis sûr, il est resté mon ami. Lui sait certainement comment nous faire entrer à Jérusalem... » Il resta un instant en suspens, l'air incertain. « Mais non ! Allons donc ! Comme si lui ne connaissait pas toutes les routes les plus secrètes. Il ne va pas laisser mourir de faim ses patrons qui sont sûrement restés dans la ville pour surveiller toutes les maisons qu'ils possèdent ! »

Dès leur arrivée au sommet, ils s'arrêtèrent pour reprendre leur souffle et Zacharie voulut se retourner pour contempler Qumrân d'en haut mais Jonathan le prit brusquement par un bras.

« Par ici, ébionite ! Le futur d'Israël avec tout son pesant d'espoir est devant nous ! Allons le mériter, ce futur » Il se mit en route d'un pas décidé. « Restons à droite de l'oued ».

Ils firent ainsi, s'arrêtant seulement quelques fois pour se désaltérer, avec Marthe qui essayait de dissimuler sa fatigue et Simon qui marchait à côté d'elle, anxieux. Au milieu de la journée, ils commencèrent à descendre et ce fut avec soulagement qu'ils revirent autour d'eux des buissons de romarin, qu'ils purent marcher à l'ombre des arbres et entendre le vent faire frissonner l'herbe.

Ils s'étaient mis à avancer prudemment, en regardant bien autour d'eux entre les oliviers et les plantes où grimpaient les vignes et, arrivés sur les collines, ils avaient traversé au pas de course la route qui monte de Jéricho à Jérusalem. Parfois, Zacharie grimpa sur un chêne ou sur un térébinthe pour scruter le lointain. Mais tous les champs semblaient déserts, bien que cultivés.

Tard dans l'après midi - ils étaient tous très fatigués et Marthe traînait avec peine les pieds, soutenue par le coude par Simon - ils aperçurent enfin des gens affairés : les uns faisaient courir devant eux, en les aiguillonnant avec un bâton, une centaine de moutons, pendant que des chiens aboyaient tout autour ; d'autres portaient sur leurs épaules des filets pleins de concombres qu'ils venaient de cueillir; d'autres encore tiraient par la bride des petits ânes chargés de bois. Et tout le monde se hâtait vers un gros bâtiment, construit en haut sur le flanc d'une colline plus haute et plus ronde que les autres. Ils étaient tous à moitié nus, un bout de chiffon enveloppant la taille, et de loin on n'arrivait pas à savoir si c'était des paysans ou des esclaves.

Une bouffée de vent vagabond parmi les plantes annonçait déjà la fraîcheur du soir. Les ombres que les arbres projetaient sur le terrain s'étaient très allongées et, s'il n'y avait pas eu les trois gardes armés qui du haut de leurs mulets, un aiguillon à la main surveillaient les hommes avec diligence pour qu'ils ne s'attardent pas un instant, il y avait une paix si sereine alentour qu'ils auraient pu tous les quatre oublier les kittim et la guerre atroce qu'ils étaient entrain de faire.

Ils arrivèrent au bas de la colline, en se tenant à l'abri d'une rangée d'oliviers, glissant courbés d'un tronc à l'autre ; le rabbi qui marchait à la tête du groupe leva la main.

« Arrêtons-nous ici » ordonna-t-il. « Etendez-vous sous cet arbre pour vous reposer. Je continue tout seul ».

« Mais Simon ! » s'inquiéta Marthe.

« N'aie crainte... » Il enleva le sac de ses épaules, détacha son épée et la laissa tomber par terre, se pencha pour nettoyer ses sandales, enleva la poussière de sa tunique et en étira les plis les plus froissés, rafraichit ses cheveux et sa barbe, serra sa ceinture, se redressa et leva le menton. « Ai-je encore l'air d'un rabbi ou non ? »

« Assez... » acquiesça, perplexe, Zacharie.

« Parfaitement » l'admira Marthe.

« Un rabbi venu du désert » approuva Jonathan. « Voilà pourquoi c'est un vrai rabbi ».

« Attendez-moi ici. Je pars à la recherche de mon ami. Je viendrai vous appeler ».

Sans plus tarder, d'un pas vif et décidé, il sortit de dessous l'olivier et se mit à monter le sentier qui passait par là juste à côté.

Dès que les trois gardes l'aperçurent, ils éperonnèrent leurs mulets à grands coups de talon, se lancèrent des appels et convergèrent sur lui des trois côtés de la colline d'où ils surveillaient les travailleurs. Ils lui tombèrent dessus avec rapidité, l'aiguillon pointé en avant mais quand ils eurent remarqué son port altier, l'expression autoritaire qu'il avait sur son visage, la main levée pour leur imposer de s'arrêter, ils freinèrent d'un coup leur élan, perplexes.

Simon ne leur donna pas le temps de dire un mot

« Je suis rabbi Simon ben Cathlas. Conduisez-moi chez Ismaël ben Elisha ».

Celui qui devait être le chef sauta en bas de son mulet, fit deux pas en avant et s'inclina avec une révérence maladroite.

« Rabbi, pardonne-nous... » il avait la voix âpre d'un homme habitué à s'exprimer plus par des hurlements que par des paroles, « mais les temps sont durs. On ne sait jamais à qui on a à faire. Les deux autres sautèrent aussi à terre et, rejetant leurs cheveux en arrière, ils firent une sorte de révérence hésitante, tant était encore grand le prestige dont jouissait le nom de rabbi en Judée.

« Tu viens de Jérusalem ? » essaya de demander le chef de la garde d'un ton confidentiel pour montrer qu'il était au courant des affaires de ses maîtres. Simon le laissa y croire : « J'ai des choses urgentes à dire. Montre-moi le chemin ». Le garde hésita un instant puis donna un ordre à ses deux hommes qui se dépêchèrent de partir en courant, il prit le mulet par la bride et fit un grand geste d'invitation à Simon : « Viens rabbi » et il le précéda en montant par le sentier et ensuite par la route plus large et plus facile qui allait à la porte de la ferme.

Vue de près, la ferme se présentait comme un complexe désordonné de bâtiments – étables, magasins, un moulin à huile, deux vastes granges – rassemblés et défendus par un haut mur noir d'enceinte qui lui donnait plus l'aspect d'une forteresse que d'une maison de campagne. Aux angles, depuis les quatre tours carrées, des hommes armés surveillaient attentivement le va et vient des hommes et des animaux et scrutaient du regard loin à travers les arbres.

Dès qu'ils eurent franchi le portail, à l'entrée de la cour encombrée de chariots et pleine d'hommes occupés à terminer leur travail avant la nuit éperonnés par des surveillants le fouet à la main, le garde fit respectueusement signe au rabbi d'attendre. Puis il se tourna et d'un air important, sans s'occuper de toute cette agitation, se hâta vers la maison de son maître.

Simon, du regard, nota autour de lui, l'anxiété fébrile avec laquelle tout le monde agissait – comme si on s'attendait à un événement imminent, dangereux – il aperçut le peloton de soldats romains qui bivouaquaient avec discrétion à

L'ombre de l'une des tours, vit qu'on prenait soin de barricader les portes des magasins. Et il se prépara au pire.

Peu de temps après, sur le pas de la porte de la maison apparut l'homme qui avait la responsabilité de tout cette intense agitation : il avait environ quarante ans, droit de sa personne, visage aux traits beaux mais durs, regard froid et décidé, bouche tirée vers le bas en une expression amère.

Quand du haut des escaliers, après que le garde l'eut désigné de la main, ses yeux se posèrent sur Simon, il ne montra ni surprise, ni émotion.

Il se fraya un chemin parmi les hommes qui se pressaient dans la cour – mais presque tous s'écartaient immédiatement à son passage – il s'arrêta silencieusement devant Simon et le regarda longuement en face, comme pour reconnaître les traits qui autrefois lui étaient familiers et noter les changements qui étaient survenus. D'une voix dure il se borna à dire : « Suis-moi. Rentrons ».

Il le précéda dans la cour, l'introduisit dans une petite pièce, d'un geste autoritaire en fit sortir le secrétaire qui était là occupé et dès que la porte fut fermée et qu'ils furent seuls, sans l'inviter à s'asseoir, sévère il s'adressa brusquement à lui : « Tu n'es pas ici en temps que rabbi et tu ne viens pas de Jérusalem. Dis-moi ce que tu veux ».

Simon se permit un demi sourire : « En effet. Je suis entraîné d'y aller et j'ai besoin de ton aide, Ismaël »

Ismaël ne se montra pas surpris : « Je savais que tu étais devenu fou, que tu étais dans les montagnes de Judée avec ces autres désespérés. Mais venir ici ! Au milieu de tous ces gens-là ! Si je pousse un seul cri, ils te prendront et te crucifieront ! »

« Mais tu ne pousseras pas ce cri » Simon, un frisson lui courut tout le long du dos un instant, reprit courage tout de suite. « Je te connais trop bien et depuis trop longtemps. Et même si tu n'es plus le pharisien avec qui je discutais pendant des heures, je sais que tu ne me trahiras pas et que, au contraire, tu m'aideras ».

« Mais pourquoi veux-tu aller à Jérusalem ? » et tout de suite avec une subite appréhension il ajouta : « Tu es seul ? »

« Non, je ne suis pas seul. Les trois autres qui sont avec moi sont bien cachés au pied de la colline. Et parmi eux il y a une jeune femme qui m'est très chère ».

« Mais... Mais... Toi, un pharisien ! » C'était la première fois qu'Ismaël abandonnait son air détaché, « Une jeune femme ! Mais c'est contre la Loi ! »

Comme s'il s'apercevait seulement alors que sur le visage de Simon il y avait les signes d'une grande fatigue, il le prit par un bras et lui montra un banc : « Viens, asseyons-nous. Je ne te fais pas porter à manger parce que moins tu te fais voir, mieux c'est ».

« Seulement un peu d'eau à boire » le pria Simon en s'asseyant avec un soupir de soulagement.

L'autre s'empressa d'en puiser avec une louche dans une jarre et la lui tendit.

« D'où venez-vous ? »

« Aujourd'hui de Qumrân »

« De Qumrân ? Mais il y a des heures et des heures de chemin ! Bande de fous !... Et tu veux aller à Jérusalem ? »

Simon but avec avidité et, redonnant la louche à Ismaël, il confirma : « Oui, à Jérusalem ».

« Mais elle est assiégée ! Tu n'arriveras pas à passer. Les romains l'ont encerclée et ils ont déjà conquis le premier mur ».

« Ca n'a pas d'importance. Nous devons y aller. Le Béni ne permettra jamais que son Temple soit profané par les kittim ».

« Si c'est pour ça, c'est déjà arrivé dans le passé » laissa échapper, sarcastique, Ismaël

« Il enverra ses phalanges célestes... »

Ismaël regarda Simon, en secouant la tête, incrédule : « Mais tu y crois sérieusement ? »

Le rabbi relevant la tête, le contempla et nota le pli amer de sa bouche, le regard durci, les mains serrées en poings et agitées : « Comme tu es différent de ce que tu étais il y a deux ans ! Je suis devenu un pêcheur. Mais toi ! Pourquoi as-tu perdu la foi ? Comment ont fait les Boethus pour te séduire ? »

Quelque chose se défit dans les traits du visage de marbre de surintendant et tout à coup apparut dans ses yeux une grande fatigue : « Ce ne sont pas les Boethus qui m'ont séduit. C'est moi qui ai perdu confiance dans tous nos idéaux. Le futur d'Israël ne sera jamais comme nous l'avons rêvé ».

« Et pourquoi ? » Même s'il était pressé par l'urgence de se faire donner un guide pour Jérusalem et que pas un seul instant ne l'avait quitté le souci de ses trois compagnons laissés seuls, Simon ne put faire moins que cette demande.

L'autre secoua la tête, se leva, ouvrit la porte pour voir si derrière personne n'écoutait, ferma la petite fenêtre qui donnait sur le corridor d'entrée et retourna s'asseoir sur le banc, cette fois très près de son ami.

« Simon, tu connais la situation des campagnes de la Judée ? »

« Je crois que oui »

« Non, tu ne la connais pas. Ecoute-moi. Depuis que les romains nous ont imposé, il y a des années, le recensement – et les nôtres déjà à l'époque s'étaient battu comme des lions pour ne pas l'accepter mais tout fut inutile – les conditions de vie des paysans ont terriblement empiré. Ils ont imposé une charge d'impôts insupportable : sur les champs et sur les personnes. Les paysans, ceux qui avaient un peu de terre et ceux qui en avaient loué, se sont endettés pour les payer. Et ensuite, quand ils n'ont pas pu payer ni les impôts, ni leurs dettes, ni les intérêts sur leurs dettes et ni même les loyers, ils les ont chassé loin de leur terre et les ont contraints à vendre leurs bras pour une misère. Et les dîmes, après, exigées avec avidité ? ».

« Mais elles servent à entretenir les prêtres. Sinon qui dirigera le peuple ? »
L'interrompit Simon

« Non, ça ne se passe pas comme ça. Elles auraient été justes si elles étaient allées à tous les prêtres. Et les pharisiens – et moi aussi je me battais pour ça quand j'étais encore avec vous à Jérusalem – voyaient juste quand ils prétendaient qu'elles soient payées avec ponctualité. Mais aux prêtres pauvres – ceux qui vivent dans les villages – et aux lévites il n'est jamais rien arrivé. Avec l'argent des dîmes et les revenus des offrandes au Temple l'aristocratie sacerdotale – tu le sais mieux que moi – s'est payé un luxe inouï et a continué à acheter des terres et à créer des grandes propriétés comme celle-ci. Et les romains qui les protègent et les défendent avec leurs armes et les utilisent comme des instruments de l'oppression ne sont pas les derniers dans cette course pour s'approprier la terre ».

Il s'arrêta, soupira et lui donna une tape de la main sur le genou comme pour confirmer ses affirmations : « Voilà la situation aujourd'hui ! Tout Israël s'est couvert de grandes exploitations. Les paysans travaillent dans la misère pour des propriétaires impitoyables et fuient dans le désert avec toutes leurs familles ! »

« Je le sais ! Je le sais ! C'est justement pour eux et avec eux que nous combattons ! lui rétorqua Simon, « Non seulement pour purifier Israël mais aussi pour ramener dans les campagnes les rapports de propriété comme ils sont prescrits dans la Torah ».

« Et tu y crois ? » Ismaël haussa les épaules, incrédule. « Non, ce n'est pas en brûlant les archives des dettes comme on l'a fait à Jérusalem, ni en décrétant la libération des esclaves juifs comme l'a fait Simon ben Giosa que tu peux revenir au passé. Ce ne sont que des rêves ! »

« Mais le peuple d'Israël... » essaya de répondre Simon.

« Mais regarde autour de toi ! En restant dans les montagnes tu t'es rempli la tête d'illusions. Le peuple d'Israël est formé désormais d'une grande masse d'am-ha-arez affamés et ignorants. Capables d'une révolte désespérée mais pas de ramener en arrière notre histoire aux temps du désert. Et ceux qui devraient les diriger, créer un nouvel Israël, sont corrompus, vivent sans principes et sont les valets des romains »

« Mais, et nous ? »

« Pauvre Simon ! Vous êtes peu nombreux. Trop peu. Et même si vous ne vous êtes pas encore rendus, vous avez peu de temps devant vous maintenant ».

« Maintenant je comprends ton choix ! » murmura attristé Simon. Mais après subitement il leva le ton de sa voix : « Mais ce n'est pas comme tu dis ! Nous sommes le peuple choisi du Seigneur. Personne n'a réussi à nous opprimer longtemps. Le Béni est toujours venu à notre secours. C'est parce que nous lui avons tourné le dos qu'il ne s'est pas encore révélé. Même Antioche Epiphane... »

« Mais les romains ne sont pas Antioche ! » l'interrompit Ismaël d'un ton exaspéré. « Ecoute-moi. En fréquentant la maison des Boethus, j'ai vu et appris

beaucoup de choses. Entre autre, qu'il n'a jamais existé une puissance pareille à Rome. Elle a conquis toutes les terres autour de la grande mer et même au-delà. Elle a vaincu tous les rois qui se croyaient invincibles. Et partout elle a imposé ses lois et ses coutumes. Partout elle a favorisé la naissance de la grande propriété terrienne. Et elle a transformé – je te le répète – les grands propriétaires en ses propres instruments. Qu'est ce que tu crois qu'attendent et trament même en ce moment les grandes familles de Jérusalem ? Mais leur victoire contre nous ! Et puis tu veux que les romains renoncent à la Judée et à la Galilée, terres par où passe la route entre l'Euphrate et le Nil ? Ils préféreraient tous nous tuer plutôt ! »

Il prit un air navré, et d'un geste que Simon connaissait si bien, il passa avec colère les doigts d'une de ses mains dans sa barbe : « Crois-moi, il n'y a plus rien à faire. Sinon accepter les choses comme elles sont. C'est nécessaire. Ce n'est pas héroïque mais sage. Je suis le fils d'un pauvre artisan et personne n'a jamais rien fait pour moi. Et puis qu'est-ce que tu veux que puisse faire notre pauvre Jéhovah, dieu d'un petit peuple ? »

« Tu blasphèmes ! » Simon redressa le buste, indigné et incrédule.

« Pardonne-moi, Simon... » il semblait plus que repent, surpris par l'audace de son affirmation, « quelquefois je pense qu'un mauvais démon prend possession de mon esprit et me fait dire et penser des choses qui ne sont pas miennes. C'est que je vis des moments terribles. Le choix que j'ai fait me pèse, crois-moi, il me pèse. Je sais que c'est le bon choix, si je veux donner un avenir à ma famille. Mais... » il secoua la tête « tu dois voir des choses que tu n'aurais jamais voulu voir. Et écouter des choses... »

La porte qui s'ouvrait le contraignit à s'interrompre. Un homme se présenta qui, d'après les vêtements qu'il portait devait être quelque chose de plus qu'un serviteur. Dès qu'il fut entré, il s'inclina devant son chef, jeta un coup d'œil méfiant à l'intrus et dit : « Nous l'avons capturé finalement. Quels sont tes ordres ? »

De la porte restée ouverte arriva dans la pièce d'abord un hurlement très fort, puis une série de plaintes, de cris désespérés, de mots criés avec désespoir.

Le nouveau venu, sur le pas de la porte haussa les épaules : « Les romains l'ont pris en main ».

« Alors... » Ismaël avait repris son attitude impassible, « ... on ne peut plus rien faire. Va donc »

Mais comme il allait refermer la porte dans son dos, il le rappela : « Ils sont tous rentrés ? »

« Oui. Dois-je donner l'ordre de fermer les portes ? »

« Oui » puis il se ravisa en jetant un coup d'œil à Simon. « Non, laisse la petite porte à côté de la tour ouverte. Tu sais laquelle. Je dois aller montrer le bois à ce courtier. Nous allons le vendre, finalement ».

Dès que l'autre fut sorti, il prit un air étrangement satisfait : « Tu vois à quoi nous sommes réduits maintenant ! Les romains commandent tout. Nous ne

devons plus rien faire. Cet esclave avait commis un vol de rien du tout et il s'est sauvé par peur. Et le soir nous devons nous enfermer à l'intérieur, fermer les portes des magasins, mettre des gardes partout parce que les brigands nous attaquent comme des forcenés ».

« C'est la faim, Ismaël »

« Oui, c'est vrai, c'est la faim. Mais pas seulement. Ils semblent poussés par une folie suicidaire à donner l'assaut chaque nuit aux murs fortifiés. Ils savent qu'ils sont imprenables pour leurs forces. Quels hurlements de haine et quelles invectives lancent-ils contre nous ! »

« Et alors ce ne sont pas des brigands » répliqua Simon et un frisson lui courut dans le dos en pensant à Marthe dehors. « Ou peut-être pas seulement des brigands. Espérons... »

Ismaël ne prit pas la peine de répondre, il se leva, fit deux ou trois pas dans la pièce, se tourna vers son vieil ami et d'une manière inattendue lui demanda brusquement : « Qu'est-ce que tu pensais que je pouvais faire pour toi ? »

« Mais... D'abord j'espérais que tu pourrais nous donner un guide pour nous faire entrer en ville, en traversant la ligne romaine. Tu vas bien envoyer quelqu'un chez les Boethus. Tu as dû rester en rapport avec tes patrons ! Mais maintenant... je ne sais pas ».

« Tu penses que je suis corrompu au point de te refuser toute aide ? » Il prit un air amer. « N'est-ce pas ? »

« Mais... »

« Si j'étais vraiment sage comme j'ai essayé de te le faire croire, je devrais te remettre aux romains... ».

Il frappa avec force de la main sur le banc : « Et bien non, au contraire ! Je ne suis pas arrivé au point de trahir un ami. Et puis, qui sait, peut-être avez-vous raison. Pour une fois, au moins, je veux redevenir fou comme je l'étais autrefois. Il se tourna d'un coup, et d'un élan, comme s'il avait peur de s'en repentir, il fit les quelques pas jusqu'à la porte, l'ouvrit, sortit la tête et appela fort : « Néhémie, viens ici ».

Il se tourna vers Simon et dit : « Pas un mot ».

Néhémie vint à la porte et fixa Simon de ses deux yeux circonspects. Il était petit, très maigre et de carnation olivâtre. Ses vêtements montraient qu'il était arabe. Il était armé seulement d'un petit poignard enfilé dans la doublure de sa large ceinture.

« Entre et ferme la porte ».

L'autre obéit en silence.

« Tu vois cet homme ? » l'autre fit signe que oui. « Tu dois l'emmener à l'intérieur de Jérusalem avec ses trois amis, par la route habituelle » un bref éclair de surprise passa dans les yeux brillants et noirs de l'arabe mais s'éteignit subitement.

« Nos maîtres le désirent ».

Ismaël fouilla dans sa ceinture, en tira deux pièces d'or et les lui tendit.

« Autant, dès que tu seras de retour ».

« Quand ? » se borna à demander Néhémias dans un araméen approximatif, en mettant les deux pièces dans sa ceinture

« Tout de suite. Attends dehors ».

Il se tourna vers Simon qui avait l'air étonné : « Il est fiable. Je l'ai sauvé autrefois d'une mort certaine et depuis il m'est fidèle, comme seul un arabe peut l'être ».

Le rabbi se mit debout : « Tu prends beaucoup de risques pour nous, Ismaël. Pour une cause à laquelle tu ne crois pas ».

« Je le fais seulement pour toi, Simon ! Pour tout ce qui nous a unis autrefois. Pas pour tes idées folles de maintenant. Et si jamais un jour on se revoit... » il s'interrompit, fit un geste tranchant de la main pour signifier que l'affaire était close, et sans beaucoup d'effort, son visage prit cette expression dure qui lui était désormais habituelle. « Viens, je t'accompagne jusqu'à la porte ».

Simon ne put rien dire.

Dans la cour c'était tout un fourmillement d'hommes et d'animaux. Les magasins étaient presque tous fermés. De nombreux serviteurs, épuisés, étaient couchés par terre. Des hommes armés avaient pris position sur les tours.

Néhémie attendait déjà, tenant la porte petite ouverte d'une main, à demi caché dans l'ombre du mur.

Le soleil se couchait déjà et la lumière s'attardait encore, rasante sur les flancs des collines et faisait paraître d'argent les feuilles des oliviers.

« Où ? » se borna à demander le guide.

« Viens ». Le rabbi montra un endroit devant eux où il y avait un bois touffu et il se mit en marche sur le sentier. Quand il fut à peu de distance de là où il les avait laissé, Simon appela doucement : « Marthe ! Jonathan ! ».

Il y eut un piétinement derrière les buissons et tous trois émergèrent d'entre les branches. Ils semblaient reposés et pas du tout effrayés. « Nous avons dormi jusqu'à maintenant » Ce fut la manière de Marthe d'exprimer sa joie de revoir Simon. « Mais nous avons fait la garde chacun son tour ».

« Une femme ! » Nehémie fit un pas en arrière, comme s'il voulait s'en aller.

Le rabbi se redressa de toute sa taille. « La femme est sous ma protection. Ton maître a été averti »

Puis il bassa et adoucit sa voix : « Nous sommes entre tes mains, Néhémie. Dis-nous quelle direction nous devons prendre ».

Les trois autres, à l'entendre, se hâtèrent de prendre leurs armes et leurs sacs.

Le guide regarda le ciel du côté où une luminescence lactée annonçait le lever imminent de la lune, tourna la tête du côté de la ferme pour recueillir les derniers bruits assourdis des chariots et les cris d'alerte des sentinelles et dit, s'adressant seulement à Simon : « Pas maintenant. Nous partirons quand la lune sera passée derrière les montagnes ».

« Et quand ? »

« Dans trois heures. Dormez ». Et sans ajouter un mot, il fit deux pas vers un caroubier s'enveloppa la tête et le corps dans son manteau, la main sur son poignard dehors, il s'assit par terre appuyé au tronc.

Simon fit un geste de résignation : « Reposons-nous, nous aussi ». Et à Zacharie qui lui adressait un regard interrogatif, il dit à voix très basse : « On peut lui faire confiance ».

Voyant ses deux compagnons déjà couchés sur l'herbe, le rabbi, sans éprouver ni honte ni aucun embarras, tendit la main vers la jeune femme, lui prit un bras et lui murmura, gentiment : « Viens Marthe, allons parler un peu tous les deux. Zacharie fera le premier tour de garde » Il la conduisit à une distance suffisante pour ne pas être entendus, choisit un endroit assez plat sous un olivier, s'agenouilla par terre et l'attira à lui.

La jeune femme se laissa tomber à côté de lui et se blottit tout contre lui, « Simon, Simon... » et elle ne pouvait rien dire d'autre.

Le rabbi la caressa, faisant courir sa main sur ses cheveux, sur son visage, sur son corps.

« Marthe, nous devons parler... »

« Après, après... Elle lui offrit sa bouche, « ... Embrasse-moi, Simon ».

Ils se déshabillèrent, jetant leurs vêtements avec frénésie, s'aidant l'un l'autre et s'interrompant parfois pour se caresser et s'embrasser.

La lune, désormais levée, les surprit nus, couchés côte à côte sous l'arbre. Marthe avait fermé les yeux et respirait doucement.

Après un moment Simon tourna la tête vers elle : « Marthe, tu dors ? »

« Non » murmura-t-elle. « Je rêve ».

« A quoi ? ».

« Oh, à rien ».

« Dis-moi... ».

« A quand tout sera fini. A une maison ».

Simon fit une moue de regret et se leva en s'appuyant sur un coude

« Et moi je t'emmène peut-être vers la mort ! »

« Mais non ! Nous ensemble il ne peut rien nous arriver de mal. Et puis, n'allez-vous pas chasser les kittim ? » Elle se tourna complètement sur le côté pour regarder son visage. « Après nous aurons une vie heureuse.. » Elle essaya de lire au fond des yeux de Simon : « N'est ce pas ? »

Lui, détourna son regard et le fit errer parmi les arbres dans la nuit constellée de lucioles, se laissa prendre un instant par le chant des grillons : « Quelle paix ici alentour ! »

Il attendit un moment, puis se décida : « Peut-être que c'est mieux que tu restes ici. Mon ami là-haut à la ferme te protégera. A Jérusalem, ce sera terrible ».

Marthe sauta sur ses genoux – et il fut ému en regardant la courbe délicate de ses épaules, la grâce de ses petits seins candides et innocents sous la lumière

de la lune – et sans se soucier de baisser la voix, en hâte, comme si elle avait peur d'être interrompue, elle se mit à dire : « Ecoute-moi, Simon. Tu m'as sauvée des romains qui m'avaient capturée. Autrement j'aurais fini esclave ou... » elle hésita un instant et baissa les yeux honteuse, « ... prostituée. Tu m'as sauvée des mains de ce monstrueux centurion qui m'avait poursuivie jusqu'à notre caverne. Tu as réussi à obliger tes compagnons à me respecter. Tu m'as ouvert les yeux avec tes discussions, moi qui dans mon village n'étais qu'une petite fille stupide. Et maintenant tu veux me laisser ici ? Non, je ne te laisse pas partir seul. Je veux moi aussi me venger des Kittim maintenant. Je veux moi aussi voir Israël libéré. Et s'il faut mourir, je mourrai avec toi. Mais je ne te quitterai jamais ».

Et surprise d'avoir eu le courage de dire tout ça, elle cacha son visage dans ses mains.

Simon pendant qu'elle parlait la regardait de plus en plus admiratif, en secouant la tête. Il tendit une main pour qu'elle baisse ses bras et ajouta, sans trop de conviction dans la voix : « Ca va, tu viendras avec moi. Nous surmonterons ça aussi ensemble. Et quand... » Il caressa ses cheveux et la força à se rallonger près de lui, « ... nous aurons gagné, nous monterons au temple pour nous purifier ».

Avec un fin sourire, Marthe répondit : « Mais le baptême c'est mieux. Zacharie dit que c'est plus agréable au Béni ».

« La femme doit faire ce que dit son mari. Nous monterons au temple. Il suffira de deux colombes pour nos péchés ».

Ils se regardèrent dans les yeux, éclatèrent de rire tous les deux et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, en se serrant très fort.

Après un moment Simon chuchota en se dégageant de ses bras : « Viens, il faut retourner près des autres » Et il commença à ramasser leurs vêtements alentour.

Ils firent quelques pas parmi les arbres, entendant un murmure de voix confuses mais paisibles. Simon posa une main sur le bras de Marthe et la fit s'arrêter

Il chuchota : « Attends, je veux écouter ».

C'étaient Jonathan et Zacharie qui discutaient entre eux.

« Mais parmi vous aussi, ébionites » disait Jonathan, « il y en a qui prophétisent que l'avènement des temps nouveaux sera précédé par une époque d'événements terribles. La mer se soulèvera, la terre tremblera, frappée par des ruines immenses. Les hommes seront plongés dans le sang jusqu'aux chevilles. Les anges exterminateurs massacreront les kittim et la colère du Seigneur se déchaînera sur tous les méchants ».

« Oui, c'est vrai... » admit l'ébionite de mauvaise grâce, « mais presque nous tous nous n'attendons que le retour de notre messie : Jésus de Nazareth. Il reviendra avec les nuées et il signera le début de l'ère messianique en terrassant

les kittim, en purifiant le Temple des prêtres indignes, mais aussitôt après en faisant naître dans le cœur des hommes un esprit d'amour et de justice ».

« Le messie sera un descendant de la race de David... » répliqua Jonathan « et il viendra avec son épée »

« Mais Jésus aussi descend de David du côté de son père ».

« Il y en a trop qui pensent être tel que lui » commenta sarcastique Jonathan. « Mais alors, si tu penses que c'est ton messie qui va instaurer un royaume de justice, pourquoi combats-tu ? »

« Il a dit » répondit Zacharie, « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renie soi-même, prenne sa croix et me suive > Aucun d'entre nous n'acceptera jamais d'adorer leur empereur comme un dieu. Et toi... » et ici Zacharie leva un peu la voix pour se faire entendre de Jonathan, qui semblait ne plus faire attention à lui, « ... si tu penses que c'est seulement l'arrivée des anges vengeurs qui nous libérera, pourquoi te bats-tu ? »

Jonathan se secoua et parla, en continuant à regarder autour de lui : « J'ai eu une vision : un ange en haut sur le Temple qui criait : fuyez ! fuyez ! Peut-être était-ce un esprit malin. Nous sommes entourés d'êtres invisibles ! Ils sont autour de nous tous. Je les entends, je les entends toujours ».

Il fixa ses yeux sur Zacharie, comme s'il le voyait seulement maintenant : « Ah, tu me demandes pourquoi je me bats ? Parce que nous devons être dignes de l'intervention miraculeuse du Béni. Et s'il ne se révèle pas à Jérusalem, j'attendrai encore. Son intervention est certaine. Je connais une communauté... »

Zacharie très intéressé l'interrompit : « Laquelle ? Où ? ».

« Oh, j'ai même vécu avec eux quelques mois. C'est une petite communauté d'hommes et de femmes qui prophétisent. Ils vivent à part, cachés dans une grotte, pas loin de Jérusalem. Ils se nourrissent d'herbes, de sauterelles et de fruits. Ils lisent et interprètent les Ecritures. Ils ont des visions quelquefois si terribles qu'elles inspirent l'épouvante. Ils essayent d'y trouver l'annonce de la date de l'avènement du messie et du début de l'époque terrible qui ouvrira les portes de l'ère messianique. Et ils se préparent à la recevoir, en acceptant dès maintenant les souffrances tragiques qu'elle apportera ».

« Et ils ne combattent pas ? »

« Non. Ils pensent que le mal en Israël est trop profond et répandu et que c'est seulement l'intervention des êtres célestes qui sont autour du Béni qui pourra nous racheter ».

« Et si... », Jonathan s'arrêta, regardant autour de lui dans l'obscurité comme pour saisir le signe de quelque présence mystérieuse.

« Et si ... » insista Zacharie

« Eh oui, reprit Jonathan, « si Jérusalem tombe et si les païens profanent le Temple, je fuirai – si je peux – auprès d'eux pour attendre en priant l'arrivée de l'heure terrible de la vengeance divine. Et j'essaierai moi aussi de prophétiser ».

Il secoua la tête comme pour cacher la vision de cette heure là et posa sa main sur l'épaule de Zacharie.

« Mais maintenant, allons à Jérusalem. Nos forces, même si elles sont faibles, unies à nos prières, tu verras que le Béni les estimera dignes de son intervention ».

Simon qui avait écouté derrière un buisson, entourra les épaules de Marthe de ses bras et lui murmura : « Espérons que les visions de Jonathan ne soient pas dans le vrai ».

« Sinon ? » demanda Marthe avec une note de peur dans la voix

« Sinon... Nous irons nous aussi là où ira Jonathan. Et ensemble ».

Il serra plus fort son bras autour de ses épaules pour la réconforter et, essayant de prendre un ton serein, il lui dit à voix basse : « Mais il se trompe certainement. Viens, retrouvons-les. C'est à Jérusalem que le Seigneur se révélera ».